



Divine Illusion, de l'artiste marocain Mounir Fatmi est une série d'images représentant une superposition des planches d'étude du test de Rorschach, outil clinique psychologique, sur des pages de livres religieux. Pour l'artiste, « les textes religieux sont sujets à plusieurs interprétations et lectures possibles en fonction de la personnalité de chacun comme les tests de Rorschach. (...) Aucune vérité n'est absolue : ni la parole de Dieu ni les tests psychologiques dont la véracité n'est pas prouvée scientifiquement ».

LES DJIHADISTES ET LA SUBVERSION DES MOTS

Par SOPHIE GHERARDI et FAKER KORCHANE

En 2015, qui est capable d'affirmer que « Paris porte la bannière de la croix en Europe ? » Le pape ? L'archevêque de Paris ? Sûrement pas. C'est le communiqué de Daech (acronyme arabe de l'organisation Etat islamique) revendiquant les attentats du 13 novembre et titré « L'attaque bénie de Paris contre la France croisée ». Déjà, le soir du 7 janvier 2015, un combattant de Daech appelé Abou Moussab félicitait « les lions de l'islam » pour la tuerie de *Charlie Hebdo* – en fait commanditée par Al-Qaïda – et ajoutait : « Que les croisés aient peur, car ils le méritent. » Plus de sept cents ans après les dernières croisades, s'il existe des Français qui rêvent de reprendre Jérusalem au nom de la croix, ils doivent se compter sur les doigts de la main. Et pourtant les djihadistes ressuscitent ces guerres médiévales pour justifier leurs attaques contre l'Occident. Peut-être parce que, contrairement à leurs victimes, leur vision du monde rappelle celles des combattants des XI^e à XIII^e siècles qui pensaient hâter la fin des temps en conquérant les lieux saints au nom du Christ. L'attente millénariste de la fin du monde est centrale

dans l'idéologie de Daech : le combat final précédant le Jugement dernier est censé bientôt survenir au « pays de Cham », vaste zone du Levant dont fait partie la Syrie. C'est pourquoi ils y attendent leurs ennemis de pied ferme (on n'est pas loin de l'Armageddon de l'Apocalypse chrétienne). La fin du monde est présente dans l'islam. Mais les djihadistes l'ont remasterisée pour servir leur cause, comme ils l'ont fait avec d'autres concepts du corpus islamique. Passés maîtres dans le détournement d'héritage, ils laissent les musulmans dépossédés et collectivement suspectés.

GRANDE PLASTICITÉ
L'absence de dogme – à part l'unicité de Dieu – donne à la religion musulmane une grande plasticité, et l'absence d'autorité ecclésiastique (sauf dans le chiisme) y donne latitude à tout type d'interprétation, pour le meilleur et pour le pire. C'est ainsi que les hommes de Daech se sont approprié le mot « calife ». Le 29 juin 2014, Abou Bakr Al-Baghdadi, leur chef, annonce que l'Etat islamique en Irak et au Levant devient l'Etat islamique tout court, et qu'il en est le calife : la prétention du groupe à rassembler

Al-Qaïda puis Daech se sont emparés de termes de l'imaginaire musulman et les ont façonnés au gré de leur idéologie.

tous les musulmans sous sa bannière est désormais patente. En effet, le califat, jusqu'à son abolition en 1924 par Mustafa Kemal, après la chute de l'Empire ottoman, a représenté la forme politique unifiée de l'Oumma, la communauté musulmane universelle. Mais au-delà des vicissitudes historiques (entre le X^e et le XI^e siècle ont coexisté le califat omeyyade de Cordoue, le califat abbasside de Bagdad et le califat fatimide du Caire), le terme de calife a un contenu théologique fort qui lui vient du Coran. Dans la célèbre sourate II « La génisse », au verset 30, le Seigneur dit : « Je vais établir un lieutenant sur la terre » (traduction Masson). C'est Adam, l'homme, qui est ce lieutenant, et le mot correspondant en arabe est *khalif*, calife. La racine sémitique « kh-l-f » renvoie à la notion de succession, le calife est donc celui qui succède (la racine contraire « s-l-f », évoquant celui qui précède, a donné le mot *salaf* et donc salafisme). Les versets 30 à 33 où Dieu confie la Terre à l'homme sont d'une grande importance : ils fondent la responsabilité des humains sur la Création – Dieu apprend à Adam le nom de tous les êtres, et met au défi les anges de les nommer à leur tour ; ils ne peuvent ▶

► pas le faire et c'est Adam qui leur enseigne ces noms, prouvant ainsi la justesse du choix de Dieu. Les anges avaient objecté à l'établissement d'Adam sur terre en disant à Dieu: «Vas-tu y établir quelqu'un qui fera le mal et répandra le sang?» Et Allah leur avait répondu: «Je sais ce que vous ne savez pas.»

Tous les humains sont donc califes sur la terre. Mais la notion de califat a pris un sens politique dès la mort du Prophète en 632. Mahomet n'avait pas désigné de successeur, du moins selon la tradition sunnite majoritaire, car pour les chiites, ce rôle ne pouvait revenir qu'à son gendre Ali. C'est son compagnon Abou Bakr qui a choisi le titre de «calife du Prophète de Dieu», au sens de successeur. Par la suite, les Omeyyades se parent du titre de «calife de Dieu», une façon de revendiquer un pouvoir de droit divin. Cette dynastie installée à Damas moins de trente ans après la mort du Prophète a trouvé un autre moyen de se légitimer, par rapport aux fils d'Ali et petits-fils de Mahomet, en s'appuyant sur la notion de prédestination, ou *mektoub* (littéralement, «c'est écrit»); puisque je suis calife, c'est que Dieu l'a voulu; en me contestant cette qualité, vous contestez le décret divin. Dès les premiers temps se met donc en place une tension qui existe encore aujourd'hui entre un islam égalitaire, horizontal, où chaque croyant a une égale dignité face à Dieu, et un islam autoritaire, vertical, où la religion est un instrument du pouvoir politique.

Le plus connu des concepts détournés par l'idéologie de groupes comme Al-Qaida et Daech est désormais le mot *djihad*, qui signifie «effort». Traditionnellement, l'islam distingue le grand *djihad* du petit *djihad*. Le grand *djihad* est un exercice spirituel où chacun s'efforce de dompter ses pulsions et de devenir meilleur selon les commandements divins. Tout croyant doit s'astreindre à cet effort, en fonction de ses capacités. Seuls les savants ou les «virtueuses de la foi» (Max Weber) atteignent la forme la plus haute de cet effort, appelée *ijtihad*. On

cite volontiers en exemple les fondateurs aux VIII^e et IX^e siècles des quatre grandes écoles juridiques du sunnisme: Abu Hanifa (école hanafite, dite école de l'opinion, qui encourage le jugement personnel); Malik Ibn Anas (école malikite, dite de Médine, majoritaire au Maghreb, au Sahel, et donc en France); Al Chafii (école chafiiite, dite du droit, la plus strictement juridique) et Ahmed Ibn Hanbal (école hanbalite dite du hadith, la plus littéraliste, celle dont se réclame l'Arabie saoudite). Autant de manières différentes de comprendre la charia, la loi islamique, un terme lui aussi utilisé à tort et à travers.

Le petit *djihad* est un effort physique défensif (défendre sa vie, sa famille, sa maison, son pays). Contrairement au grand *djihad* qui est une obligation pour chacun, ce petit *djihad* est une obligation collective mais pas individuelle, et seule l'autorité légitime peut y appeler. Si une partie des musulmans s'en acquitte, les autres en sont dispensés.

« UNE TENSION EXISTE ENCORE AUJOURD'HUI ENTRE UN ISLAM ÉGALITAIRE ET UN ISLAM AUTORITAIRE. »

C'est Abdallah Azzam, le mentor jordano-palestinien de Ben Laden, qui en a théorisé une nouvelle acception, sur laquelle se fonde le djihadisme. L'ordre traditionnel des priorités est inversé. Le *djihad* armé – pour défendre les territoires musulmans – devient une obligation individuelle pour chaque fidèle, et il n'est plus question d'en passer par une autorité publique légitime. Tout un chacun peut se déclarer en état de *djihad*. Dans leurs messages vidéo, les djihadistes français martèlent l'idée: «Oh, mes frères de France, mes frères en Allah de France, d'Europe, du monde entier, *inch'Allah*, le *djihad* en Syrie, il est

obligatoire, le *djihad* en Syrie il est obligatoire!» (vidéo de Nicolas/Abu Abdel Rahmane Bons, mort dans une opération suicide de Daech en décembre 2013, citée par Gilles Kepel, *Terreur dans l'Hexagone*, Gallimard, 2015). Le grand *djihad*, effort intime pour devenir bon, est passé par pertes et profits.

On peut enfin citer un personnage qui se trouve enrôlé par la propagande djihadiste: «le Mahdi», ce Guide dont on attend la venue dans une perspective apocalyptique. La complexité des sources permettant de multiples interprétations joue là encore à plein. Le Coran, texte révélé et source première de la religion musulmane, ne parle pas du Mahdi. Ce sont des hadiths, propos attribués au prophète Mahomet et sources en second de l'islam, qui évoquent cette figure, révéree par beaucoup de musulmans.

Pour les chiïtes, le Mahdi a un nom: Mohamed «l'occulté». Ce descendant d'Ali est né en 869 (son anniversaire est fêté chaque année), il est censé ne pas être mort mais avoir disparu aux yeux des hommes: le retour de «l'imam caché» marquera la fin des temps et la défaite du «Dajjal» (version musulmane de l'Antéchrist). Pour les sunnites, le Mahdi naîtra – ou est déjà né – en vue d'accomplir sa mission: détruire le Dajjal, personnage pernicieux décrit comme borgne. Autre complication: tous les musulmans ne croient pas au Mahdi, mais tous (ou presque) croient au Dajjal. Ce dernier sera tué par Jésus (Issa Ibn Mariam dans le Coran). Mais quel est, alors, le rôle du Mahdi? Celui d'un vertueux lieutenant qui priera derrière Jésus à Jérusalem.

La sunna (tradition du Prophète) prend très au sérieux ce moment apocalyptique: «Quiconque est incrédule à l'égard du Mahdi est un infidèle; quiconque est incrédule à l'égard du Dajjal est un infidèle» dit un hadith. Mais le Coran évoque très différemment la fin du monde dans la sourate 99 «Le tremblement de terre»: «Dans ce jour, les hommes s'avanceront par troupes pour voir leurs œuvres. Celui qui aura fait le bien du poids d'un atome le verra. Et celui

qui aura commis le mal du poids d'un atome le verra aussi» (traduction Kazimirski). Se fondant sur cette base coranique, des religieux comme Adnan Ibrahim, imam très admiré des musulmans libéraux, écartent tant le Mahdi que le Dajjal et que le retour de Jésus. Les prêches de ce Palestinien vivant à Vienne sont suivis sur Internet dans le monde entier. Les religieux critiques se méfient de ce qu'on peut faire dire à certains hadiths, qu'ils jugent contestables. Face à tous les détournements à des fins extrémistes, que peuvent faire les musulmans? Beaucoup se sentent désarmés parce qu'ils ne sont ni théologiens ni islamologues. Leur pratique familiale est rythmée, pour les plus pieux, par les cinq prières quotidiennes et le jeûne du mois de ramadan. Les connaissances théoriques et rituelles sont assez superficielles: on connaît par cœur la *Fatiha*, première sourate du Coran, et quelques autres dont les «sourates de protection» («L'aube» et «Les humains» qui commencent par «je prends refuge auprès du Seigneur»); on s'abstient de manger du porc et de boire de l'alcool. Pour la plupart des gens, la religion offre un cadre moral et de comportement. Les discussions eschatologiques (sur la fin des temps), théologiques ou juridiques sont l'affaire des spécialistes. Sans même parler de la maîtrise de l'arabe coranique, rares sont les musulmans qui possèdent les éléments suffisants pour identifier, dans un prône à la mosquée, l'école à laquelle l'imam se réfère. On l'a vu, l'islam n'est pas, et n'a jamais été, monolithique. L'aspiration théorique à l'unité de l'Oumma est prise pour argent comptant surtout par des non-musulmans et par des extrémistes qui veulent détruire tout attachement aux cultures spécifiques (sénégalaise, marocaine, turque... ou française). Il n'empêche que cette religion qui regroupe près d'un milliard et demi de personnes est en proie depuis des décennies à des déchirements autour de sa propre interprétation, dont les conséquences politiques sont sans bornes.

Une des difficultés tient au statut du Coran. Ce texte est considéré comme «incréé» par la majorité des musulmans, les sunnites. Révélé à Mohammed (Mahomet) par l'ange Gabriel sur une période de vingt ans, de 610 à 631, il a été couché par écrit par les compagnons du Prophète. Le codex qui fait référence est «la vulgate d'Othman», fixée dans le quart de siècle qui a suivi la mort de Mahomet. Pour les croyants, le Coran est le verbe divin incarné. Dès lors, il ne peut être ni changé, ni critiqué, ni relativisé.

« LE CORAN, MOI, JE M'EN TAPE. CE QUI M'INTÉRESSE, C'EST LE DJIHAD. » UN APPRENTI DJIHADISTE

ni nuancé. Toutefois, il n'est jamais présenté en arabe comme «le livre sacré» (expression réservée à la Bible), mais comme «le noble Coran».

Comment aborder ce corpus intangible? Les hanbalites (et leurs descendants salafistes) disent: il ne doit pas être interprété, il faut s'appuyer sur le sens apparent du texte. Ainsi quand le Coran parle de «la main de Dieu», si on leur objecte que prêter à Dieu une main, c'est lui supposer un corps, ils répondent que la main de Dieu n'est pas une main humaine, mais que c'est une main. Ce littéralisme s'appuie uniquement sur la tradition (la sunna, composée des hadiths et de la sira, la geste du Prophète). Il rejette tout effort personnel d'interprétation, vite qualifié d'égarement.

Une deuxième manière d'aborder le Coran est celle des mystiques, appelés soufis. Ils cherchent, derrière le sens obvie – évident –, un sens caché, ésotérique. Souvent regroupés en confréries, porteurs de traditions locales ou syncrétiques, de musiques, de danses, les soufis sont hais par les salafistes.

Enfin la troisième voie consiste à interpréter le Coran avec les outils de la raison. Dès le Moyen Âge, on dispute par

exemple sur l'essence divine. Puisque Dieu est éternel et omniprésent, on ne peut lui prêter une enveloppe matérielle. La main de Dieu, ou son trône, cités dans le Coran, doivent être compris comme des métaphores de sa toute-puissance. «Voir Dieu», c'est le connaître et non le percevoir visuellement (Al-Zamakhshari, Persan mort en 1144). La renaissance musulmane du XIX^e siècle, la *Nahda*, est capitale pour comprendre l'évolution de l'islam contemporain. Ses penseurs majeurs Mohammed Abduh (sunnite) et Jamaladin Al-Afghani (chiïte), se sont référés aux toutes premières générations de musulmans (*salaf*, les anciens) – pour en vanter la liberté d'esprit et la force émancipatrice. Les réformateurs libéraux tenants d'une approche rationnelle et critique de la religion continuent à s'inspirer d'eux; mais leurs ennemis mortels, les salafistes, qu'il est plus juste d'appeler néosalafistes, se sont emparés du mot *salaf* pour justifier leur prétention à revenir à des premiers temps fantasmés.

Il serait trop facile de résumer les débats qui agitent le monde musulman à une opposition binaire entre réformateurs bons et intelligents, et conservateurs bornés et méchants. La plupart des musulmans voient d'un œil favorable «l'imitation» (*taqlid*) des sages du passé, et pas nécessairement «l'innovation» (*bida*) peu valorisée dans le sunnisme. Les djihadistes, en réalité, agressent tous azimuts: ils tuent les salafistes quiétistes qu'ils considèrent comme des traîtres, comme ils tuent des réformistes qu'ils considèrent comme des apostats. Rien ne résume mieux ce qui anime au fond ces groupes nihilistes que la déclaration d'un apprenti djihadiste rapportée à l'AFP par un policier français: «Le Coran, moi, je m'en tape. Ce qui m'intéresse, c'est le *djihad*.»

- ◆ SOPHIE GHERARDI est directrice du Centre d'étude du fait religieux contemporain (Cefrelco).
- ◆ FAKER KORCHANE est philosophe et journaliste.